



DOSSIER PÉDAGOGIQUE

La Fabrique de Violence

Compagnie La Métonymie

Théâtre

Durée : 1h15

Le Théâtre / Scène Nationale de Narbonne
2, av. Domitius – 11100 Narbonne
tél : 04 68 90 90 00 / fax : 04 68 90 90 09
mail : letheatre@letheatre-narbonne.com
site : www.letheatre-narbonne.com



La Fabrique de Violence

De Jan Guillou

mise en scène Tiina Kaartama
interprétation Christophe Caustier
lumières Jérôme Allart

adaptation Benny Haag
traduction du suédois Philippe Bouquet

« *La Fabrique de violence* » de Jan Guillou
Ed. Agone, Collection Marginales



« On peut utiliser la violence pour mettre fin à la violence. Il y a peut-être même des cas où c'est la seule façon. »

Dénonçant le système éducatif où le caprice des plus forts fait loi, ce texte dresse un brûlant réquisitoire contre la violence et ses impasses. Ce spectacle fait renaître les lieux du martyre et la résistance des enfants. Il bouscule les sophismes sur l'éducation et l'enfance, la violence et la non-violence, sur la vengeance et le pardon, mais aussi sur l'amitié, la fraternité ou la solitude. La vraie question est de savoir comment résister à l'injustice, mais aussi comment résister à la violence elle-même.

Un texte, un récit

La violence. La violence envers les jeunes, la violence des jeunes, à la maison, à l'école. Que répondre ? Comment y répondre ? Quels moyens reste-il lorsque l'on n'a appris que ceux-là ?

Des questions que l'on se pose, un débat pourtant clos d'avance. Nous savons qu'il ne faut pas avoir recours à la violence, nous savons qu'il ne faut pas frapper. Déjà tout petit nous l'apprenons. Ne pas frapper. Sauf, bien sûr, lorsqu'on nous frappe pour bien nous l'apprendre. Sauf, bien entendu, lorsqu'on a fait du mal et que nous le méritons. Sauf, bien évidemment, lorsque frapper est justifié par la sécurité des autres, autrement dit, de tous. Nous apprenons un discours, ne pas frapper, mais nous assimilons une pratique fort différente : le plus grand ou l'adulte peut frapper le plus petit ou l'enfant s'il le juge bon et juste. C'est à lui de voir. C'est au plus grand de peser le pour et le contre, au plus petit de subir le jugement.



La violence n'est pas un phénomène marginal. Elle demeure partie intégrante de l'éducation que nous donnons à nos enfants. Elle est quotidienne certes, mais pour certains, elle l'est bien plus que pour d'autres. Lorsqu'elle est présente, lorsqu'elle est là, pouvons-nous vraiment définir la frontière qui sépare l'acte malveillant de la punition que l'on veut bienveillante ?

La Fabrique de violence est le récit d'une jeune vie qui ne se construit à l'école et à la maison qu'autour de la violence : Erik est un garçon de treize ans dans l'attente constante d'une punition, d'une cravache, d'une lutte, d'un coup à donner ou à recevoir. Comment y répondre ? Que répondre ? Des mots ? Quels moyens reste-il lorsque l'on n'a appris que ceux de la douleur et de l'humiliation ?

C'est aux adultes d'en enseigner d'autres. *La Fabrique de violence* est aussi le récit de **la responsabilité** que doivent prendre les adultes face à ce qui arrive aux enfants, à ce qui se passe parmi eux. Il en appelle à la responsabilité de chacun. Il nous rappelle que la passivité est un acte en soi,

que laisser faire c'est décider de ne rien faire. **C'est un choix, un choix dont nous sommes responsables.** Il conjure les adultes à agir autrement, à ne pas détourner le regard, sous prétexte que « comme ça ils apprendront ». Ils apprendront, oui, mais quoi ? Que le monde est indifférent à la souffrance de celui qui ne sait pas se défendre ? Qu'il est favorable au plus fort ?

Peut-être qu'il en est réellement ainsi. Peut-être qu'il n'y a toujours eu que la loi du plus fort pour régir la société humaine. Nous souhaitons qu'il en puisse être autrement. C'est pourquoi nous voulons faire entendre, faire voir, et **faire réfléchir ce texte.**

Tiina Kaartama

Lettre aux enseignants ...

Même juste après le spectacle, ils {les jeunes} sont beaucoup moins sous le choc que les adultes : il faut croire que l'histoire est beaucoup plus proche de ce qu'ils vivent comme normal, que nous les adultes on s'imagine et qu'ils s'y reconnaissent. La peur du bizutage, les parents qui s'emportent, les camarades de classes qui ne tiennent pas parole, même si les proportions ne sont pas les mêmes, - on l'espère - le fond reste là, et ils le subissent.

Les élèves s'identifient souvent beaucoup plus à Pierre qu'au personnage principal. Sauf dans les cas extrêmes : nous avons aussi joué devant des jeunes en difficulté, placés en dehors de leurs familles ou suivis en institut psychiatrique. Là, le retour que nous donnent les éducateurs est vraiment remarquable : les jeunes reconnaissent vraiment leur propre histoire, et à travers cette expérience - de voir quelqu'un raconter publiquement cette histoire - les éducateurs ont pu engager d'autres voies dans les relations avec les jeunes. (...)

Je ne sais pas comment vous persuader que cette pièce est justement destinée aux adolescents et à tous ceux qui travaillent avec les adolescents. Pas pour les enfants, qui ne comprendront peut-être pas, en effet, que cette escalade de violence, parfois montrée jouissive pour l'exécuter, n'est à la fin que destructive. Pour les adolescents, en revanche, ce sont des questions brûlantes : les jeunes établissent des rapports de force parfois brutaux entre eux en cherchant leur place dans une hiérarchie sociale. Tout le monde sait, par expérience, que celui qui frappe le plus fort a une place particulière dans la classe. Il ne faut pas se leurrer. Et la pièce le raconte. Mais c'est aussi pour réfléchir sur la lâcheté ou non des 28 autres qui acceptent cette situation. Sur les moyens que l'on a pour mettre fin à une situation intolérable que le plus fort peut imposer. Réfléchir à la responsabilité des adultes, afin d'apprendre d'autres moyens de se mesurer et de s'apprécier.

Je pourrais continuer encore longtemps, mais ce n'est pas à moi seule de continuer cette réflexion, cela se partage.

Bien à vous,

Tiina Kaartama

« On dit d'un fleuve emportant tout qu'il est violent, mais on ne dit jamais rien de la violence des rives qui l'enserrent. »
Bertold Brecht

Un récit, celui de l'auteur



Jan Guillou est né en Suède en 1944. Ses romans, fortement critiques de sa société, ont connu un succès sans égal en Suède et dans d'autres pays. Il a écrit le roman *Onskan (Le Mal)*, en 1981. Celui-ci fut publié en français sous le titre *La Fabrique de violence* en 1990. À sa parution, il reçut le prix France Culture du meilleur roman étranger de l'année. « *L'un de ces romans non simplement nécessaires mais indispensables* », souligne Thierry Maricourt dans *Le Monde Libertaire* du 1er novembre 1990, « *indispensables au lecteur qui perçoit mieux, après en avoir pris connaissance, certains des mécanismes de la vie en société. ...[Il bouscule] nombre de sophismes sur l'éducation, sur l'enfance, sur la violence et la non-violence, ou encore sur l'amitié, la fraternité ou la solitude.* »

Ce roman tient une place toute particulière parmi les écrits de Jan Guillou.

Il n'est pas une simple fiction. Jan Guillou, c'est Erik, ce garçon de treize ans. À quelques détails près, le récit d'Erik c'est celui de Jan – ce récit est **autobiographique**. Depuis, Erik ou Jan a grandi, et il a trouvé les moyens pour **dénoncer** ce qu'il a subi. Comme Erik, le personnage du roman, Jan Guillou voulut faire des études de droit. Pour financer ses études il a commencé à écrire, d'abord en tant que journaliste. Ses écrits connurent un tel succès qu'encouragé par la portée de ses mots, il a continué sur cette nouvelle voie.

L'adaptation théâtrale s'est montrée très porteuse. La pièce a été jouée plus de 450 fois au Théâtre National de Suède à Stockholm. Depuis, elle tourne, grâce à plusieurs compagnies non seulement dans les théâtres mais aussi dans les lycées et collèges en Suède et en Finlande.

Un récit mis en scène

Mettre en scène un récit est un défi. Le récit lui-même est simple. Sa force est dans ce qu'il raconte, dans ce qu'il dit tout simplement. Elle transparait ainsi par le comédien quand le personnage raconte sa vie. **Toutefois la théâtralité est là et doit être là, car l'imaginaire doit être présent.** Il

serait insupportable pour celui qui écoute et qui regarde que ce récit soit vraiment celui de la personne qui le raconte : de tels récits de violences rencontrées dans l'intimité ne se débattent pas en public. « C'est une honte ! »

Ce récit fait partie des histoires un peu taboues que l'on ne traite que de façon générale, comme le sont l'inceste, le viol, ou le SIDA. Nous pouvons en parler, mais nous n'en parlons pas de façon particulière. Personne ne partage vraiment sa propre expérience dans de tels cas et les protagonistes de ces histoires sont distancés. Sinon celles-ci jettent un froid dans la conversation, voyez-vous. Il nous arrive parfois cependant de les confier lors d'aveux intimes, et notre confident, gêné, prend alors un air compatissant, afin de nous communiquer qu'il est à la fois touché et honoré d'être ainsi aussi proche de notre intimité. C'est pourquoi, pour le récit de *La Fabrique de violence*, la théâtralité s'impose : il s'agit d'échapper à l'aveu et à la gêne voyeuriste, au ton faussement sympathique de celui qui subit l'aveu. C'est peut-être pour cette même **recherche de distanciation** que Jan Guillou a présenté ce récit comme un roman, et non pas comme une autobiographie.



Peu importe que le récit de Jan Guillou soit vrai, que le comédien le sache, et que le spectateur aussi peut-être. Le spectateur placera le récit dans le contexte du théâtre et le théâtre fera qu'on pourra l'entendre : **l'insupportable de la violence sera supporté par la distance de l'imaginaire.**

Tiina Kaartama, metteuse en scène

Formation

- Formation de comédienne à l'Ecole Théâtre du Passage, dirigée par Niels Arestrup (1996-1998), et à l'ECAT, dirigée par François Tardy (1995-1996)
- Préparation d'un DEA d'Arts du Spectacle sous la direction de Robert Abirached à l'Université de Nanterre Paris X (1996-1997)
- Maîtrise de Philosophie à l'Université de Nanterre Paris X (1996). Sujet du mémoire : *Violence – Väkivalta : transposition des réseaux conceptuels entre le finnois et le français*
- Licence de Philosophie à l'Université de Toulouse le Mirail (1994)

Christophe Caustier, comédien

Formation

Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique, promotion 1995 (Stuart Seide et Catherine Hiegel)

Ecole du Théâtre National de Chaillot avec M. Lopez et C. Bénédicti

Classe supérieure de la ville de Paris avec J.-L. Cochet



Conservatoire municipal de Perpignan avec J. Llop-Borelli

Formations complémentaires

Danse Contemporaine avec Martine Harmel puis

Caroline Marcadé

Chant avec Christiane Legrand puis Alain Zaepffel

« Erik, c'est moi, affirme l'auteur.
Je me sers aujourd'hui de ma plume
comme jadis j'utilisais mes poings. »

La presse

« Christophe Caustier, mis en scène par Tiina Kaartama, s'empare avec une intelligence et une maîtrise incroyables de ce rôle de victime résistante. La prestation est époustouflante, le travail est remarquable, le résultat est inouï.

[...] Tout est là de la distance et de l'implication, de la souplesse et de la retenue, de la conviction incarnée et du détachement comédien. La jubilation du jeu, le plaisir pris à faire du théâtre et tout ce qui fait de la prestation d'un acteur un pur moment de grâce balayent la scène en de vastes bourrasques. C'est peu dire qu'un homme est né à la scène quand son talent le place ainsi d'emblée au rang des meilleurs »

Catherine Robert Theatre online - 2 octobre 2002 - extraits

« ... présenté au théâtre comme une fiction, on peut entendre l'insupportable et donner à la pièce toute sa force de dénonciation de tels faits ainsi que de la passivité de ceux qui, sachant, se taisent par lâcheté. Christophe Caustier, bien dirigé

par la jeune metteur en scène Tiina Kaartama, [...] de grande souplesse, joue juste, dans un rythme soutenu, et s'impose; nous sommes à ses côtés dans ses épreuves. [...] Un très bon spectacle qui mérite d'être joué davantage. »

Raymonde Temkine la revue Europe novembre 2002 – extraits

« D'une actualité frappante, d'une beauté artistique rare, ce spectacle bouleversant dénonce la banalisation du mal suprême : la violence pour éduquer, la violence comme seul repère à l'école et à la maison. C'est une parabole moderne et efficace sur le risque immense de faire appel à la loi du plus fort. La violence apparaît sous son vrai visage : c'est la gangrène de l'esprit, la corruption absolue de l'humain. [...] Le talent d'acteur de Christophe Caustier est envahissant. L'intensité de son jeu est d'un réalisme dérangeant. Ce spectacle est une bombe, il vous laisse déboussolé »
Aurélié Tournay - theatre-enfants.com - extraits



JAN GUILLOU, UN ÉCRIVAIN ENGAGÉ.

Journaliste et romancier suédois, Jan Guillou a nourri *La Fabrique de violence* de son expérience de collégien dans la Suède des années 50.

ENCAISSER LES COUPS, EN DONNER.

La violence est au fondement de la formation de Jan Guillou.

« Erik, c'est moi, affirme-t-il. Je me sers aujourd'hui de ma plume comme jadis j'utilisais mes poings. »

Battu quotidiennement par son père, Erik-Jan est renvoyé de son collège pour violence et racket. L'adolescent est alors placé dans une prestigieuse institution destinée à former les élites du pays. Mais les méthodes d'éducation employées à Stjärnsberg (en réalité Solbacka) sont peu singulières. « Là-bas, nous dit Guillou, les profs n'avaient pas à se mêler des affaires de conduite et de ce genre de choses. » Dans ce collège en effet la violence n'émane pas du personnel enseignant, mais des élèves eux-mêmes. Quand ils ne l'encouragent pas, les professeurs assistent avec indifférence aux humiliations infligées aux plus petits, brutalisés par leurs aînés au nom de *l'éducation mutuelle*. Drapé dans la pédagogie, c'est un **véritable système concentrationnaire** qui se dévoile dans toute son horreur : « L'établissement ressemblait à une ville soumise à la loi martiale où la *Kommandantur* des forces d'occupation exerçait tous les pouvoirs ». Et les mots glissent impunément : le petit devient un « rat », un « juif » ou un « socialo ». Mais – détail important – les victimes deviennent par la suite elles-mêmes des

bourreaux. Seul Erik se révolte contre cette coutume ; la violence lui répugne, mais il l'utilise afin de **demeurer intègre** (1).

« On peut utiliser la violence pour mettre fin à la violence. Il y a peut-être même des cas où c'est la seule façon. »

L'ÉCRITURE EST UN SPORT DE COMBAT

« Le paradoxe de Solbacka, nous dit Guillou, est que j'en suis peut-être le seul représentant qui ait réussi. *L'éducation mutuelle* était tellement brutale qu'elle détruisait en soi et qu'aucun de ces jeunes gens, pourtant destinés aux plus hautes responsabilités, n'y est parvenu. »

En 1966, après des études de droit, Jan Guillou devient journaliste. « Est-il utile, se demande Guillou, de faire du droit quand on peut détruire le système Solbacka en un seul article ? (...) Adolescent, je pensais que le meilleur moyen pour dénoncer ce système était la loi. J'ai donc commencé des études de droit, et pour les payer j'ai travaillé dans un journal. A vingt-deux ans, j'ai eu la possibilité de faire un reportage sur cette école. Evidemment, je devais trouver des photos pour prouver ce que j'écrivais. C'était une école de riches et beaucoup d'élèves possédaient des appareils photos. J'ai fait courir une rumeur : je paierai 2000 F pour les meilleurs photos de violence. Et je les ai eues. Le reportage fit scandale et quelques semaines plus tard le gouvernement ferma l'école. »

Son second reportage dénonce les conditions de vie misérable des minorités lapponnes. « Je m'étais juré de combattre ce genre de choses. Après la réussite de mes deux premiers reportages, j'ai décidé d'en faire mon métier, convaincu que la plume était une arme plus efficace que le code civil. »

« En 1973, j'ai fait des révélations, avec un de mes confrères, Peter Bratt, sur les activités d'un bureau de renseignement pratiquant le fichage de citoyens suédois au profit de la CIA. » (2) Publiées dans les colonnes de l'hebdomadaire *Folket i Bild/Kulturfront* (Images du peuple) (3), ces révélations valent aux deux journalistes une condamnation à 10 mois de prison ferme pour espionnage.

C'est à cette époque que Guillou commence à élaborer sa série de romans d'espionnage, « Coq rouge », dont le premier volume sera publié dix ans plus tard, en 1986. Ces ouvrages, documentés et soutenus par une réflexion politique, sont aujourd'hui traduits en 15 langues. Curieusement, ils n'ont jamais trouvé d'éditeur en France (4).

En 1998, Guillou quitte l'exploration du monde contemporain pour s'attaquer à une trilogie sur les croisades, dont le premier volume s'intitule *Le chemin de Jérusalem*. On suit Arn Magnusson, condamné à servir 20 ans comme Templier pour avoir croqué la pomme avec sa promise. La partie se déroulant en Terre Sainte renvoie à l'époque actuelle, montrant comment, malgré le désir de paix des hommes de bonne volonté de chaque camp, l'état de guerre est maintenu pour le profit de quelques-uns et le malheur de

tous les autres. Ces ouvrages devaient paraître chez Laffont l'an dernier. On attend toujours...

- (1) Lire l'article de Jean-Louis Perrier, *Le Monde*, 26/06/90 et l'article de Thierry Maricourt, *Le Monde libertaire*, 01/11/90.
- (2) Organisation militaire secrète créée en 1957 en pleine guerre froide, les services secrets IB étaient – soi-disant – inconnus du Riksdag (parlement monocamérisme suédois).
- (3) *Folket i Bild* s'est adjoint la mention *Kulturfront* à la suite du rachat du titre par les pires tenants de la presse vaguement porno (on a ironisé en disant que le FIB voulait maintenant dire Flickor i bild). Kulturfront a voulu continuer l'ancienne ligne en le radicalisant sur le plan politique.
- (4) A la fin des années 80, le traducteur, Alain Gnaedig a pourtant traduit le premier volume de la série pour les éditions Gallimard, mais l'éditeur n'a pas publié l'ouvrage pour cause d'absence de collection convenable et d'image trop peu flatteuse des services de renseignements français.
- (5) Jan Guillou fait référence au coup d'Etat de 1809. L'actuelle constitution qui date de cette époque fut tout de même révisée à la fin du XX^e siècle.

EN GUISE DE CONCLUSION

« Ce sont des techniques journalistiques, soucieuses d'exactitude, que j'ai utilisées pour écrire *La Fabrique de violence*. La question, pour moi essentielle, est de comprendre pourquoi Erik n'a pas réussi à organiser une rébellion. C'est une question très suédoise. Notre société est plus brutale qu'on ne le pense à l'extérieur. Elle est née d'une dictature militaire (5), et nous n'avons pas eu de révolution. C'est une société disciplinée, autoritaire. La croyance massive en l'ordre explique la détestation suédoise de l'individualisme. On s'y heurte durement quand on est journaliste. »

Lorsque *La Fabrique de violence* est parue en Suède en 1981, aucun ancien camarade de Guillou ne s'est manifesté. Le livre s'est néanmoins vendu à 70000 exemplaires.

On parle souvent de la violence des individus mais jamais de la violence de l'institution qui les encadre. L'analyse du retournement de cette proposition par les forces conservatrices et réactionnaires méritait d'être prolongée. Ce livre, qui dénonce la violence, est un vibrant plaidoyer pour une résistance active qui ne peut se concevoir sans refus d'obéissance. Les éditions Marginales/Agone espèrent qu'il sera reçu comme tel par nombre de ceux qui, désespérant de faire entendre leur voix, se trouvent être les victimes d'une répression de plus en plus féroce.



Extraits du livre

« Le coup l'atteignit sur le haut de la pommette droite. C'était exactement le but qu'il recherchait en levant la tête de quelques centimètres, en biais, au moment où son père le frappait. Lors des repas, celui-ci visait le plus souvent le nez et s'efforçait de l'atteindre avec le revers du bout des doigts, au moyen du poignet... Il fallait beaucoup d'entraînement et de maîtrise de soi pour tourner la tête juste assez pour que le père manque le nez, mais atteigne cependant la joue. »

« Tout au fond de la souffrance, il avait l'impression que cela ne cesserait jamais, que cette douleur ne s'atténuerait jamais, comme on se représente l'enfer. »

« A Stjärnsberg, c'était en effet les élèves qui étaient mutuellement responsables de l'éducation de chacun, en vertu du principe de camaraderie... Tout cela paraissait presque trop beau pour être vrai. »

« La carré est un endroit, derrière la cuisine, où l'on règle les comptes. Si deux gars veulent absolument se battre, ils n'ont qu'à aller là pour le faire. C'est le seul endroit où les élèves autres que les membres du conseil ont le droit de taper. Et les terminales sont très forts pour tabasser les nouveaux dans le carré. Ils les provoquent, ils leur fixent une heure, et ils leur tapent dessus jusqu'à ce qu'ils demandent grâce en sortant à quatre pattes. Et tous les moyens sont permis, absolument tous ! Comme par hasard, il y a toujours deux grands contre un petit. Si on refuse d'y aller, on se fait traiter de rat tout le temps qu'on reste dans la boîte, même par les profs, pour finir. Eux, bien sûr, ils font en sorte de ne pas voir ça, quand ils savent qu'un gars est en train de se faire démolir. D'ailleurs, quoi qu'il puisse se passer dans le carré, il est absolument interdit d'intervenir, c'est contre les principes de l'école. »

« Comment se fait-il que je sois aussi calme, bien que j'aie certainement attendu ce moment-là toute ma vie ? L'adrénaline a bien dû avoir le temps de se répandre dans tout mon corps, mais mon cœur ne bat pas aussi violemment que d'habitude, je ne suis pas aussi nerveux que je devrais l'être. C'est curieux : je ne suis pas du tout nerveux et pourtant dans moins de dix secondes, son sang va gicler sur le parquet et sur la tapisserie (il faudra faire attention à ne pas glisser sur le sang, après). Et lentement il commença à avancer vers cet homme pétrifié. »